

NOVEMBRE - DECEMBRE 2015

Le tambourinaire

n°58



Sommaire

Editorial	2
Echos	3
Le mystère des eaux	4 - 5
La route Nyons - Serre	6 - 7
Chroniques du vallon	8 - 9
Nouvelles d'hier	10 - 11
Histoires provençales	12 - 13
Poésie	14
Page enfants	15
Perles écolières	16
Qui est qui ?	17
A vos fourneaux	18
Les solutions	19
Mots croisés	20
Abonnement	15 €
Internet	12 €

Editorial



Voyage à travers l'Ardèche...



J'ai il y a quelque temps, entrepris ce merveilleux périple qui, du Gerbier de Joc jusqu'aux environs de Largentière, traverse le Parc régional des Monts d'Ardèche. Bien sûr, le souvenir de Stevenson était encore présent pour cette incitation au voyage, mais sans Modestine, cette fois-là.

J'avais en poche le « guide découverte » des jeunes volcans d'Ardèche, édité par le « pôle d'économie du patrimoine de l'Ardèche », précis, à la portée de tous les publics, réalisé avec le concours de l'Université de Clermont Ferrand, le CNRS et le laboratoire « magmas et volcans ». On peut y lire : « la géologie est un facteur de cohérence du territoire qui se retrouve à tous les niveaux : habitat, agriculture, paysage et donc tourisme, éducation... »

On ne saurait mieux dire...

Chaque site visité comporte, à l'entrée, un simple panneau-résumé de son histoire géologique. Sans « aménagements pharaoniques ». Simplement rédigé pour toutes et tous, par des géologues de terrain héritiers des grands noms des explorateurs de ces sites : E. Berger, l'Ecole des Mines de Paris, le CNRS, l'Université de Clermont, pour ne citer qu'eux.

Et j'ai franchi le Rhône, attiré par ces montagnes chaotiques qui font le charme de notre pays drômois, décrites autrefois par d'autres grands noms de la science géologique.

J'ai vainement cherché, en visitant maints offices de tourisme, l'équivalent de cette « bible » qui avait enchanté ma randonnée. Je n'ai trouvé que des opuscules obsolètes traitant de « boucles de randonnée », imprécis et souvent erronés quand il s'agit de dire quelques mots sur les « paysages géologiques », et desquels le vrai savoir géologique est absent.

Nous disposons désormais d'un Parc naturel régional des Baronnies Provençales. Ne serait-ce pas sa mission que d'entreprendre la rédaction d'un ouvrage traitant des beautés géologiques de notre région, avec l'aide de géologues de terrain qui ne se sont point contentés de se repaître de bibliographie, et qui sont prêts à mettre leurs connaissances à sa disposition ? La Drôme a toujours été un champ d'expérience privilégié pour l'apprentissage des sciences de la Terre... il serait dommage de l'oublier...

Richard Maillot



Echos Echos



Carnet

Ils nous ont quittés :

Ginette Urville, 85 ans, en juillet

Max Urville, 86 ans, en août

Juliette Chevallier, 95 ans, en septembre

Julia Arnaud-la maman de Maryse Gayraud- 99 ans, en octobre

Le Tambourinaire présente à leurs familles toute l'expression de sa sympathie



Elle est arrivée :

Elina, chez Anaïs Arnaud et Maxime Genet, le 11 septembre

Avec tous nos vœux de bonheur...

Qui pourra nous préciser :
A quelle époque a-t-on rajouté une cédille au nom de notre charmant village ?
A quelle époque est-on revenu à l'orthographe antérieure ?

Du côté de la mare pédagogique...

Il n'y a plus de petite nymphe au corps de feu !!!
Sans doute enlevée, telle une Sabine, par un vil « zygoptère », à moins qu'elle n'ait convolé avec un « agrion jouvencelle »...
On sait si peu de choses sur la vie intime de ces charmantes petites bêtes...
...pour notre part, nous lui souhaitons de n'avoir point rencontré la funeste « libellule dépressive »
Par contre, une nouvelle espèce y a été observée : il s'agit de la grenouille qui croasse... !!! rarissime !!!



Quelques adages :

Le passé, c'est une histoire

Le futur est un mystère

Le présent....c'est un cadeau !

La vie est une fête, le meilleur reste à venir...

Surprenant...:

... ce curieux amalgame, relevé dans une publication drômoise :

« ... xxx, conseillère déléguée aux personnes âgées et au handicap »

Sans commentaires...

Le mystère des eaux profondes

Les eaux profondes de La Motte

(suite)

Arrêtons nous quelques instants à la ferme du Rif. Alors qu'au col de La Motte, à 1300 mètres d'altitude, la puissance de l'eau ascendante était vaincue par un manteau marneux peu perméable, ne laissant place qu'à quelques suintements engendrant une végétation de roseaux, il en va tout autrement à la ferme. Une eau abondante jaillit au pied des éboulements titaniques du Serre du Riou. Là, aux temps glaciaires, il y a plus de 10000 ans, la falaise calcaire glissait, dès que des températures plus clémentes, au réveil printanier de la Nature, lui permettait ce petit jeu de luge... Ce chaos, très perméable, permet à notre eau profonde de s'épancher. A la ferme du Rif, ce sont trois sources, dont l'une est captée, qui vont irriguer les terrains fertiles situés en contrebas. Les fontaines jaillissantes produisent un débit d'environ 5 m³/h, à une température de 9° centigrades. Et encore s'agit-il d'une mesure de débit effectuée à la fin de l'été, débit que l'eau emmagasinée dans les pierrailles, au dessus, va encore augmenter pendant la période printanière.

On peut comprendre pourquoi, malgré l'éloignement et l'altitude, des générations de travailleurs de la Terre se soient succédées en ce lieu. Halte aussi très fréquentée naguère, puisque l'on était sur le chemin du Nord, le seul qui fut autrefois emprunté depuis La Motte jusqu'à la haute vallée de la Drôme.

On comprend aussi pourquoi le ruisseau du Rif est un ruisseau pérenne, et que son eau fut, jusqu'à une date récente, mise à profit pour l'alimentation des moulins mottois. Certains d'entre nous se souviennent d'un « chenau » en bois qui traversait l'Aiguebelle pour alimenter le canal des moulins...

Quittons à regret ce petit paradis, et empruntons la route qui descend vers La Motte. A main gauche, ces entassements de blocs cyclopéens, à droite, anciennes prairies et champs désormais à l'abandon, autrefois travaillés avec soin sur les glacis fertiles de marnes et graviers calcaires qui font la richesse du sol.



A la Combe Bernard, le paysage est tout à fait différent : Vers l'ancienne ferme Perrin convergent deux profondes fractures, celle que l'on suit depuis le col de La Motte et celle en provenance de Chalancon. Le terrain y est, comme on peut s'en douter, profondément instable, et les deux failles nourricières y font sourdre une longue suite de sources imprégnant en permanence les terres argileuses.

C'est de ce point que sont partis, en 1933 et 1936, les puissantes coulées de marnes qui ont dévalé la pente jusqu'au ruisseau d'Aiguebelle, à hauteur de la ferme de Saint Ariès. Au début de 1936 et à l'automne précédent, des pluies très abondantes avaient mêlé leurs eaux à celles, profondes, qui jaillissaient depuis toujours.

Il ne faut pas croire que ce phénomène se traduisit par un cataclysme : C'est un glissement lent, très progressif, qui emporta les trois fermes de la Combe Bernard. Notre ami Edmond Plèche nous conta qu'il avait eu le temps, avec les malheureux fermiers, de sauver une partie du mobilier et des instruments de travail contenus dans leurs habitations.

Bienfaits et méfaits de l'eau souterraine...

A quelques centaines de mètres, plus au Sud, se trouve la fontaine minérale qui faisait un des renoms de La Motte Chalancon. Mû par un grand zèle géologique, j'entrepris de l'atteindre par le plus court chemin-la ligne droite- à travers les pins de Malet et le



Clôt Chevallier. C'est là une aventure digne des exploits d'Indiana Jones, tant les épineux, les ronces et les genêts avaient pris la place des anciennes cultures. Mais, arrivé non loin de la route de l'altiport, je compris que j'étais près du but : Une végétation aquatique faisait place aux maudits épineux et menait près d'un ravin où coulait un filet d'eau. Cette source minérale est connue depuis fort long-temps. Scipion Gras (1835) y fait déjà référence (Statistique minéralogique du département de la Drôme), ainsi que Nicolas Delacroix (Statistique du département de la Drôme, 1835) : « Il y a là des eaux minérales qui mériteraient d'être plus connues : on les emploie avec succès contre les douleurs rhumatismales et les maladies de la peau » Plusieurs Mottois se souviennent d'avoir connu cette source, encore active dans les années 50. Une odeur d'hydrogène sulfuré trahissait sa présence. Un peu en contrebas affleurent des terrains salifères et gypseux qui, comme à Propiac ou à Condorcet, permettent aux eaux profondes de se charger de minéraux sulfurés ;

La localisation exacte de la source me fut révélée grâce au concours des aimables secrétaires de la mairie de la Motte (Muriel et Ginette) qui, avec leurs connaissances du cadastre, purent définir ce lieu.

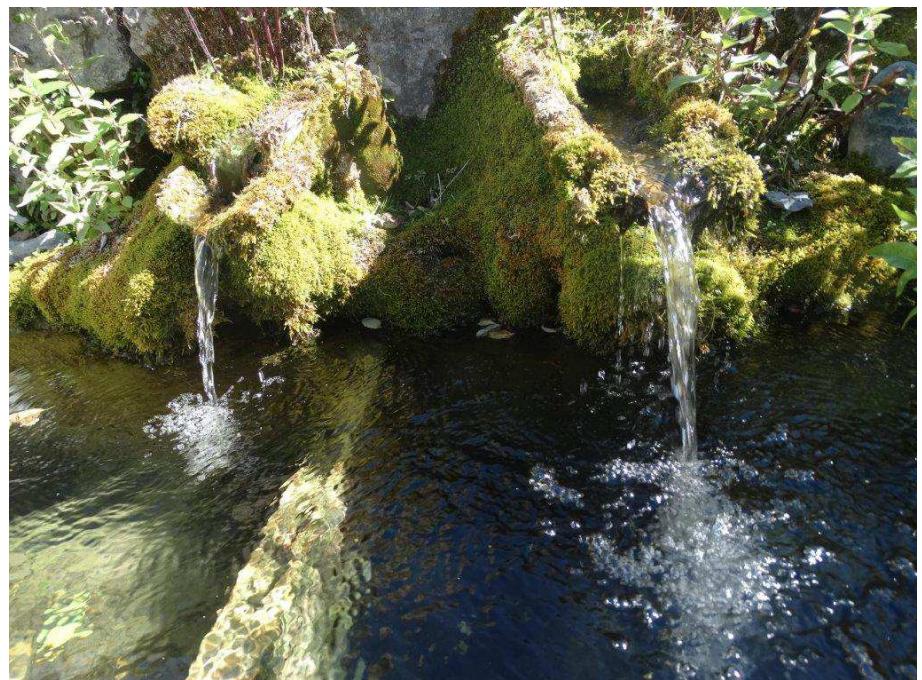
On y accède aisément par la route de l'altiport, puis par un étroit chemin qui mène au ravin que j'avais atteint au bout de mon mémorable périple...

La source y est... Malheureusement désormais obstruée par des racines et des tufs qui empêchent l'eau d'en jaillir. Seule une légère odeur sulfureuse et des encroûtements calcaires permettent de dire

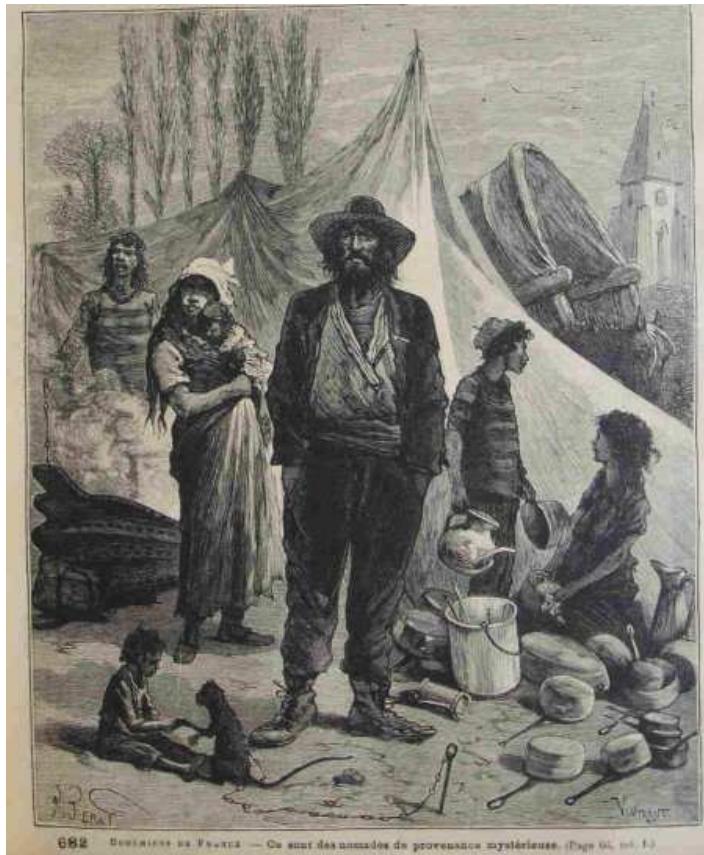
qu'elle est bien là... Il faudrait monter là-haut avec pics et pioches pour rouvrir le chemin de l'eau profonde. Avis aux bénévoles... !

(A suivre)

Richard Maillot



La route de Nyons à Serres (suite)



Un arrêté du Premier consul, du 22 juin 1803, avait mis à la disposition des départements des Hautes-Alpes et du Mont Blanc un certain nombre de bohémiens, une soixantaine pour les Hautes-Alpes, qui embarrassaient les autorités. Ces Bohémiens venaient du Pays Basque - on les appelait Boumiac ou Cascarots - mais ils étaient partis, des siècles plutôt,

des bords de l'Indus. On les signale pour la première fois à Sisteron en 1419, le premier octobre.

Dans la nuit du 6 au 7 décembre 1802, une battue générale, avec le concours de toutes les autorités locales, les avait regroupés, disloquant sans ménagements les familles. Les hommes devaient être déportés sur-le-champ vers la Louisiane, les femmes devaient l'être aussi, mais plus tard. Quant aux enfants ils devaient être distribués dans les villages, et confiés à des agriculteurs. Les circonstances, guerre en préparation, et vente de la Louisiane aux Américains, ne le permirent pas, d'où le décret du 22 juin 1803. Cette mise à disposition n'arrangea pas les autorités du département, à cause de l'hiver qui empêchait de travailler, à cause de la peur de les voir s'échapper et rejoindre les brigands de la Drôme.

Le lieutenant de gendarmerie trouva une solution pour surveiller ces « scélérats » : les entraver aux jambes par une chaîne de douze à quinze pieds de long. Un règlement de police à la tour de Rozans (c'est la que cet épisode entre dans notre histoire) spécifia : « le matin, quand les bohémiens sortiront pour aller au travail, le concierge visitera leurs chaînes, s'ils ne les ont pas cassées ou limées. » Outre la vérification des chaînes, le préfet prescrivit de faire raser les cheveux, tous les deux mois, et d'en conserver « une face pour en faciliter la reconnaissance ». Mais « les frais de surveillance excédant de beaucoup le salaire de leurs journées », ils furent mis en détention à Gap. Il en mourut huit à l'hospice civil de Gap, mais, semble-t-il, aucun pendant le séjour à Rosans, sauf si le maire n'a pas daigné les inscrire sur ses registres. Plusieurs s'évaderont de la prison de





Augustin Fresnel

1812, à Nyons un jeune Ingénieur, Augustin Fresnel, originaire de la région d'Orléans, pour diriger les travaux. Fresnel fut suspendu en 1815, pour bonapartisme, mis en résidence, d'abord à Nyons, puis sur intervention de sa famille dans l'Orléanais. Il s'illustra, par la suite, en découvrant, pour occuper son temps, les lois de l'Optique.

Les travaux furent particulièrement difficiles dans les Gorges de Saint May, où la route fut ouverte à coups de mines. Un large appel fut fait aux hommes et attelages locaux, et souvent des portions de route donnée à prix fait à des particuliers. Le premier Pont de la Tune, d'abord en bois, fut remplacé par un pont de pierre, inauguré en 1860. Long de 44,70 m, constitué d'une voûte en plein cintre, en pierres appareillées, de 16 m d'ouverture. Sa hauteur sous ouvrage est de 7 m. Il a résisté aux plus grosses crues, notamment celle du 13 août 1868, qui le submergea, et dont on parlera plus loin. Il a été remplacé en 1996, par un nouveau pont, d'accès plus facile car il n'est plus perpendiculaire à la rivière. Beaucoup de personnes, qui auraient souhaité le conserver, pour la mémoire du temps, ont regretté sa destruction. Au cours des ans, grâce aux efforts des agents des Ponts et Chaussées, la route fut aménagée. Des plantations d'arbres virent le jour, des tilleuls, qui per-

Gap, les restants iront végéter dans la prison d'Embrun. (source : *Les bohémiens en France au 19^e siècle par François Vaux de Foletier*)

La suite, n'avançant pas suffisamment vite, Napoléon dépêcha, fin

mettaient aux charretiers d'abriter leurs attelages au moment des grosses chaleurs. Les oléiculteurs consolidèrent par des murs en pierre, les quelques oliviers plantés en bordure de route. De nombreuses fontaines furent construites. Celle de Pelonne, datée de 1849, et que l'on a récemment déplacée de l'autre côté de la route, pour faciliter l'arrêt des voitures, invite, en latin, le passant à se désaltérer : SISTÉ VIATOR BIBÉ (Voyageur assieds-toi et boit), avec des accents intempestifs sur les E. Celle de St May, face au café, est plus moderne : SISTE BIBE VIALE ET REDI (Assieds-toi, bois, va et reviens). On se demande si l'inscription concerne la fontaine ou le café ?

Malgré tout, la route ne fut enfin terminée, que sous la Monarchie de juillet, après 1830. Il y avait, entre le Piémont, et Pont Saint Esprit 171 191 mètres dans les Hautes-Alpes, 66 357 dans la Drôme.

Si l'on examine le cadastre de Rosans, établi en 1834, et conservé en Mairie, on voit que la route, dans la traversée de la commune, n'était pas encore terminée à cette date : un tronçon d'une bonne centaine de mètres était dessiné en pointillés dans la montée du collet, et la suite, après le collet, vers Verclause, était qualifiée de « chemin », et non de « grande route ». Les travaux reprurent, à Ribeyret, après 1840, en suivant le tracé de l'ancien chemin public, qui figurait sur le cadastre de 1637. Les ouvriers venus de divers pays, habitaient à la Capelette, à côté de la ferme Thore. Ceux-ci n'étant pas rassurés, car il y avait des bagarres entre eux, durent acheter un gros chien de garde.

(A suivre)

Les chroniques du vallon

Sheita



Sheita, ma chienne, ne rentre pas dans la catégorie des bêtes sauvages, (encore qu'elle n'en fasse qu'à sa tête pour vagabonder dans le vallon et ailleurs !) mais je me suis posée la question : quelle est l'histoire du chien ?

La théorie du chaînon manquant, un chien primitif géniteur de toutes les races, n'est pas fondée. Pas plus que l'hypothèse d'une double origine (les chiens des régions froides descendraient du loup et ceux des régions chaudes du chacal doré).

Une nouvelle étude finlandaise suggère que les chiens domestiques auraient évolué à partir d'un groupe de loups (aujourd'hui disparus) qui sont entrés en contact avec les chasseurs-cueilleurs européens entre -18 800 et -32 100 ans.

Jusqu'à présent, une grande majorité des scientifiques soutient l'hypothèse que la lignée des chiens s'était séparée de celle des loups il y a 100 000 ans. Il y aurait donc 2 lignées distinctes. Peu à peu, les loups se seraient rapprochés de l'homme et l'on trouve même des crânes de loup associés aux restes humains à la grotte du Lazaret, il y 125 000 ans.

Par ailleurs, les plus anciennes traces archéologiques de domestication du chien ont été trouvées en Europe, plus précisément en Belgique, dans la grotte de Goyet. Ces restes sont datés de - 31 700 ans. De manière générale les plus anciennes données concernant la domestication du chien indiquent que le phénomène s'est produit simultanément il y a 12 000 ans en Afrique du Nord, Asie et en Europe Méridionale. Cependant d'après leurs ADN ils appartiendraient à une autre lignée désormais disparue. Le même constat serait fait pour les autres fossiles trouvés en Belgique et dans les montagnes de l'Altaï en Russie. "Peut-être qu'ils étaient domestiqués mais leurs lignées n'ont pas laissé de descendance", explique Thalmann. « Cela suggère que la population ancienne des loups européens, qui est à l'origine des races de chiens modernes, s'est peut-être éteinte. Ce qui est possible, étant donné la façon dont les humains ont anéanti les loups au cours des siècles», a-t-il ajouté.

Bien avant que nous fixions par écrit les critères de chaque race, la distinction entre chiens s'effectuait par la taille. On parlait simplement de petits ou de grands chiens.

Dans la Rome antique, le molosse dressé au combat et ancêtre du mastiff, est également utilisé comme chien de garde. A Pompéi, on utilisait déjà la fameuse mise en garde « Attention au chien » sur la porte des demeures. On

trouve des inscriptions latines inscrites sur les mosaïques murales « Cave canem ».

En l'an 1000 avant notre ère, en Chine, la mode des mini-chiens fait son apparition. La cour impériale s'entiche du happa, un petit chien trapu au nez écrasé. En le croisant avec le maltais, il donnera naissance au pékinois.

Les grands chiens étaient utilisés à l'extérieur pour différents labeurs tandis que les petits servaient à chasser les rongeurs.

Cependant, dans l'Egypte antique, le chien était déjà considéré comme un animal de compagnie. D'après les inscriptions découvertes sur de nombreuses tombes, on leur donnait déjà de petits noms, identiques à ceux que l'on donne aujourd'hui à nos compagnons.

Au 12e siècle, les cours royales d'Europe, opèrent une première distinction entre les races en décrétant que seuls la cour royale a le droit de détenir pour ses chasses des mastiffs et des lévriers, les deux grandes variétés de l'époque.

Si on possédait un mastiff ou un lévrier sans faire partie de la cour, une dérogation pouvait être fournie. Mais, il fallait couper trois griffes afin que les chiens ne puissent pas blesser les cervidés réservés aux chasses royales.

C'est ainsi que l'on commence à distinguer le chien de race du bâtard. Cette distinction qui a perduré jusqu'au début du 20e siècle allait de pair avec la classe sociale. Noblesse et aristocratie sélectionnaient eux-mêmes les races. Les chiens étaient destinés à la chasse mais également pour être des animaux de compagnie.

Les paysans puis, plus tard, les ouvriers, dressaient leurs chiens pour le travail.

Les différentes cours royales d'Europe possèdent de nombreux chiens et les anecdotes sur des comportements excentriques des souverains ne manquent pas. Henri VII a fait condamner à mort par pendaison un de ses molosses qui a voulu s'attaquer à un des lions de la ménagerie royale. Le pauvre chien a été condamné à mort pour crime de lèse-majesté.

Henri VIII a fait décapiter sa seconde épouse Anne Boleyn en 1536 et ordonne le même jour que l'on décapite également Urian, le chien préféré de l'ancienne reine.

Gaston III dit Phœbus, (1331 -1391), comte de Foix, a dicté un livre à un copiste de 1387 à 1389 intitulé le « Livre de chasse » qui est resté un ouvrage de référence sur les techniques de chasse, les chiens de chasse et le gibier jusqu'au 19e siècle.

En 1576, dans son traité de « chiens anglais », le médecin Johannes Caius recense par écrit les différentes catégories de chiens. Il les classe en fonction de la tâche qu'on

leur confie : La révolution industrielle en Europe et en Amérique du Nord au 19e siècle a été directement responsable de ce que l'on peut appeler une classe ouvrière de chiens. Beaucoup de paysans sont attirés par la ville, à la recherche de travail. Les chiens deviennent de véritables outils.

Autant dire que tous ces animaux ont eu une existence empreinte de souffrance. Certains sont dressés pour tourner inlassablement les roues qui actionnent les broches des rôtissoires ou les pompes à eau.

D'autres servent à tracter des charrettes qui livrent le lait. De nombreux chiens sont utilisés comme commissaires pour transporter des seaux ou tout autre objet. Tous ne sont pas maltraités. Par exemple, les premiers chiens sauveteurs font leur apparition à Paris à la fin du 19e siècle. C'est une idée du préfet de police Louis Lépine qui souhaite trouver une solution à l'alarmante augmentation du nombre de suicides par noyade dans la Seine. L'équipe de chiens sauveteurs est composée de 7 terre-neuve. Ces chiens sont réputés pour leurs qualités de nageurs.

Ils sont rapidement devenus la coqueluche des Parisiens. Toujours au 19e siècle, les chiens sont utilisés pour les combats. En France, les bouchers parisiens sont célèbres pour leur élevage de chiens de combat. Des bouledogues ou des dogues de Bordeaux sont dressés pour combattre d'autres chiens, des ours, voire de malheureux ânes. C'est au début du 19e siècle qu'émerge en Europe et aux Etats-Unis la classe moyenne qui est typiquement urbaine. Cette classe est friande du chien dit « animal de compagnie ». Ce dernier est déjà choyé par l'Aristocratie. En parallèle, les paysans qui arrivent en ville pour trouver du travail sont accompagnés de leurs chiens. Ces grands chiens, jusque là habitués à la vie en plein air, se retrouvent confinés dans des appartements exigus.

Peu à peu, on décide de ne plus définir les chiens en fonction des tâches qu'ils

effectuent mais plutôt sur leurs caractéristiques physiques.

C'est à partir de la moitié du 19e siècle que les éleveurs et les vendeurs organisent les premières expositions. Ils y font admirer les nouvelles variétés issues de sélections. En 1859, apparaît aux Etats-Unis et en Europe, les premières grandes expositions canines officielles mais également les premiers standards.

Les premiers chenils d'élevage voient le jour. Un inventaire précis des caractéristiques physiques de chaque variété est mentionné par écrit.

En 1873 est fondée la fondation du Kennel Club britannique, en 1884, l'American Kennel Club et en 1888, le Canadian Kennel Club.

Ces associations sont consacrées à la promotion et à la sauvegarde des races. Les chiens sont inscrits sur des registres. On y mentionne la race mais également toute la lignée reproductrice.

Depuis, l'engouement du public pour les chiens de race ne s'est jamais éteint. Au 21e siècle, il nous restera encore à éradiquer la maltraitance et l'augmentation inquiétante du phénomène animal/objet.

Suivant les termes des articles 524 et 528 du code civil, le régime juridique actuel de l'animal l'assimile à un **bien meuble**. Ce régime juridique a fait l'objet de plusieurs demandes de modifications, restées à ce jour sans suite. Tant que notre code juridique considérera l'animal comme un meuble, les échanges mercantiles, les maltraitances, les trafics et les usines à chien auront tout loisir de s'épanouir.

Mais, sans une réelle volonté des pouvoirs publics, il ne faut pas espérer voir disparaître ce marché très lucratif dans lequel le bien-être animal ne tient aucune place.

Le chien, c'est l'amitié, et l'amitié ça ne se monnaye pas.

Liliane Guidot

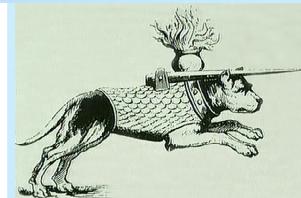


Illustration d'un molosse au combat sous l'Empire romain



Les Chinois ont bridé la croissance de ce croisement en enfermant les chiots dans de minuscules cages et en leur écrasant le museau avec un bâton en bois. C'est le produit de ce croisement qui donnera l'impulsion pour l'élevage des petits chiens



Illustration du Livre de Chasse de Gaston Phébus. 15e siècle.



Enfants de Charles I et leur dogue de combat.



Chiens utilisés pour la roue d'une pompe à eau.

Nouvelles ... d'hier ...



Que trouve-t-on sous le parasol, ce « champignon de plage » ?

La période des vacances est bien finie, mais ce petit article, bien qu'écrit en 1922, vous fera revivre un peu le monde des plages ...

Le parasol, c'est le champignon de plage, écrit au cœur de l'été 1922 un chroniqueur des *Annales politiques et littéraires*, qui entame un **tour d'horizon cynique des vacanciers du bord de mer**.

Aujourd'hui on l'utilise moins : on préfère se dorer au soleil ; mais entre le parasol d'hier et celui d'aujourd'hui y a-t-il tellement de différences ?

« *Contrairement à la plupart des champignons de la botanique, il pousse surtout les jours de sécheresse et de soleil. Plus la température est chaude, plus le soleil est ardent, plus il pousse de champignons-parasols au bord de la mer. Le parasol, c'est le cryptogame giganteus caniculaire.*

Contrairement encore à la plupart des champignons, le parasol ne pousse pas spontanément. Il faut l'apporter, le piquer dans le sable et aider son ombrelle à s'épanouir. Le parasol, ou champignon de plage, est généralement blanchâtre et rayé de rouge. Cependant, on en rencontre qui sont écarlates et d'autres qui sont rayés de bleu.

Le parasol, ou champignon de plage, a ceci de commun avec le tournesol qu'il s'oriente toujours du côté du soleil. Les parasols, ou champignons de plages, sont semés tous les matins vers dix ou onze heures. Les cultivateurs de parasols les plantent dans le sable des plages au fur et à mesure des besoins de la consommation.

C'est à l'heure du bain, vers midi, et aussi le soir, vers cinq heures, que la culture des champignons-parasols devient principalement intensive. Les champignons-parasols sortent alors de terre avec la rapidité de leurs confrères des forêts un lendemain de forte pluie. La récolte des parasols se fait le soir, à l'heure où les baigneurs se précipitent au Casino.

Le champignon-parasol, n'étant point comestible, n'est pas, à proprement parler, vénéneux. Cependant, il abrite sous son chapeau des individus de sexes différents, qui profitent souvent de leur immobilité prolongée pour distiller le poison de la médisance. Une petite promenade à travers la forêt des champignons-parasols est, d'ailleurs, très instructive.

Les gens sont sans défiance sous les parasols. Ils se croient chez eux. Ils ne songent pas, la plupart du temps, que le parasol est une demeure à qui il ne reste que le toit, une maisonnette que le sage seul pourrait habiter sans danger. Chacune des petites coupelles aux rayures rouges est une habitation en plein air où les gens ordinairement les plus dissimulés paraissent se croire à l'abri de tous les regards indiscrets.



Aussi, quel plaisir pour l'observateur qu'une balade parmi les pentes succursales — ouvertes aux quatre vents — des chalets soigneusement clos et des villas mystérieuses ! Les gens s'y montrent ingénument tels qu'ils sont dans leur intérieur, et c'est comme si l'on regardait par de grandes fenêtres ouvertes dans d'innombrables intimités.

Parasol numéro 1. — Des gens chics, bien mis. Ils ont tous les deux les yeux accrochés dans l'azur du ciel. Ils n'ont pas échangé deux paroles depuis qu'ils sont là, — trois quarts d'heure. Chacun d'eux songe à quelque chose qui ne regarde pas l'autre. Et ils se

trouvent bien sous ce parasol, parce que l'animation ambiante favorise leurs deux rêveries.

Elle croit que je m'intéresse à ce qui se passe autour de nous et elle me laisse tranquille..., pense le monsieur.

— Il croit que je suis sur cette plage avec tous ces imbéciles et il me fiche la paix..., pense la dame.



Parasol numéro 2. — Classe moyenne. Un monsieur pas jeune et trois dames mûres. Le monsieur parle et les dames écoutent. Le monsieur est un causeur. Les dames écoutent avec respect l'érudition de dictionnaire du monsieur. Le monsieur tâche d'expliquer pourquoi la mer monte et descend. Malheureusement, parmi les trois dames mûres, il y en a une qui est une curieuse et qui l'embarrasse par ses questions. Bientôt, les trois dames, lasses d'écouter, se plongent dans leurs petites songeries respectives, se contentant de hocher un peu la tête chacune à son tour, pour ne pas décourager le causeur qui continue à égrener toutes les banalités et tous les lieux communs.

Parasol numéro 3. — Un flirt. Ils se regardent dans les yeux et se disent très bas des choses qui doivent être très gentilles, puisque chacun paraît reconnaissant à l'autre de les dire. Des jeunes mariés ? Une aventure ? On a le sentiment qu'on est indiscret et, ne pouvant pousser la porte, on passe.

Parasol numéro 4. — Un monsieur, sa femme, deux grandes filles au physique ingrat, à marier avec des petites dots. Parasol mélancolique et provincial. Silences interminables coupés par de courtes réflexions qui ne valaient pas la peine d'être prononcées. Ennui. Médiocrité. Souci de l'avenir.

Parasol numéro 5. — Un monsieur tout seul avec un journal qu'il lit de la première à la dernière ligne, sans lever les yeux, quelque événement qui se produise. Un journal n'étant pas si long à lire que ça, on suppose, au bout d'une heure, que le monsieur vient de le recommencer.

Parasol numéro 6. — Une volière. Deux vieilles dames bavardes, trois jeunes femmes et quatre jeunes filles caquetantes. Neuf personnes et neuf conversations. Une soirée chez des pies borgnes. Un raout chez des perruches sourdes. L'établissement du record de la vitesse chez les moulins à paroles. Trois sujets de conversations à la minute. Des exclamations. Des rires. Le mouvement perpétuel du langage humain. Du cliquetis. De l'argentin. Du bruit articulé, mais sans signification saisissable. De l'élocution mécanique. Des cascades d'éclats. Des jaillissements de syllabes. Quand il n'y en a plus, il y en a encore... »

(D'après « Les Annales politiques et littéraires » paru en 1922)



Histoires provençales



Li berigoulo :

Un jour qu'avié plóugu, Bono-estofo acampavo de berigoulo.

- Bono-estofo, ié diguè lou Bar-rulaire, douno-te siuen ! se dis qu'aquest an, empouisounon.

- Eh ! que ié fai ? respond Bono-estofo : soun pas pèr manja, soun pèr vèndre.



Li figo :

Jan-di-Bano, d'escambarloun sus soun ase, anavo faire un fais de bauco, quand passè souto uno grando figuero que, plantado sus la ribo d'uno vigno, fasié bono oumbro sus lou camin.

- O! la! Blanquet! diguè, li bèlli figo! macastin! S'espeton, lou mèu raio. Prenon pèr l'iue. Se n'en pelavian quaucuno..! O! la!

L'ase s'aplanto.

Pèr avera la frucho, la frucho que pren pèr l'iue, Jan-di-Bano mounto sus la bardo de Blanquet, e, l'aigo à la bouco e l'iue trelusènt, despendoulavo li pu maduro, quand :

- Pamens, faguè, la bello eiminado que prendrié, e quente sacas, se quauque farcejaire venié dire à moun ase : Ja! i!

Blanquet, óubeïssènt, se lou faguè pas dire dous cop : partiguè coume un lamp.

Ah! se devino proun coume Jan-di-Bano debanè, e coume en debanant, adoubè soun nas...e si figo !

Jan-l'Amelo :

Jan-l'Amelo, un Martegau, anavo au moulin faire farino. Ero escambarla sus soun miòu ; avié tres sa de blad : un davans éu, un darrié, l'autre sus soun espalo.

- Oh ! queto uno ! ié cridè soun cousin Blàsi que passavo. Mai t'a segur peta'n ciéucle, Jan ! E que fas d'aquéu sa sus l'espalo ?

- Ato bèn, ié faguè Jan-l'Amelo, fau pièi un pau soulaja la pauro bèsti !

Les champignons :

Un jour qu'il avait plu, Bono-estofo ramassait des champignons.

- Bono-estofo, lui dit le Promeneur, prends garde ! on dit que cette année, ils empoisonnent.

- Eh ! qu'importe ? répond Bono-estofo : ils sont pas pour manger, ils sont pour vendre.

Les figues :

Jan-di-Bano, à califourchon sur son âne, allait faire un faix d'herbe, quand il passa sous un grand figuier qui, planté au bord d'une vigne, faisait une belle ombre sur le chemin.

- Oh! la! Blanquet! dit-il, les belles figues! diable! Elles s'ouvrent, le miel coule. Elles séduisent. Si nous en pélions quelqu'une..! Oh! la!

L'âne s'arrête.

Pour atteindre le fruit, le fruit qui séduit, Jan-di-Bano monte sur le bât de Blanquet, et, l'eau à la bouche, l'oeil brillant, il détache les plus mûres quand :

- Cependant, dit-il, la belle chute que je prendrais, et quel coup, si quelque farceur venait dire à mon âne : Ja! i!

Blanquet, obéissant, ne se le fit pas dire deux fois : il partit comme l'éclair.

Ah! on devine bien comment Jan-di-Bano dégringola, et comme en tombant, il arrangea son nez.... et ses figues !



Jan-l'Amelo :

Jan-l'Amelo, un Martegau, allait au moulin faire moudre son blé. Il était à califourchon sur son mulet ; il avait trois sacs de blé : un devant lui, un derrière, l'autre sur son épaule.

- Oh ! c'est drôle ! lui cria son cousin Blaise qui passait. Sûr que ton cerveau est fêlé, Jean! Que fais-tu avec ce sac sur l'épaule ?

- Dame, lui fit Jan-l'Amelo, il faut bien un peu soulager la pauvre bête !

Trin manca:

Aquest ivèr, i'avié, à Sant-Cèri de Prouvènço, un roudelet de femo que se souleiavon au cagnard, Françoun fielant, Catarino pedassant, la Grelado sarcis-sant...E.., quéti cop de lengo e quéti cop de dènt! E zóu! chapouto que chapoutaras!

Quand aguèron proun estrassa e chapouta, parlèron de Martino, que perdeguè soun ome dins l'orro catastrofo dóu camin de fèrri, à Bandòu, l'an de la guerro.

- l'an fa, rèn de pu juste, disié Françoun, uno galanto pensioun à vido, bèu quatre cènt franc pèr elo e dous cènt franc pèr chascun de sis enfant.

- Acò tapo acò ! diguè Catarino.

Queto chanço, pamens ! venguè la Grelado. l'a de gènt que naisson emé sa crespino. E dire que lou miéu manquè lou trin que de cinq minuto !

Lou Code

L'abouticàri dóu Martegue, un jour qu'èro malaut, diguè à sa servicalo :

- Theresoun ! se 'n cop siéu coucha, me farés caufa 'no pèiro, e, me la vendrés metre i pèd, que me fara de bèn.

- Moussu, fugués tranquile, respoundeguè la servicalo, farai ço que disès.

La bono Teresoun, au liò de faire caufa 'n code, n'en fai caufa dous; pièi, quand soun preste, li moun-to vitamen à soun moussu, e ié vèn coume acò :

- Tenès, vous n'ai fa caufa dous. Pèr aro, boutas-vous aquéu i pèd. Quand sara refreja, ié metrés l'autre que vous laisse, aqui contro, sus la taulo de niue.



Mistral

Lou porc e l'ase.

Un jour lou vesti de sedo se trufavo de mèste Gris :

- Que siés de plagne ! ié disié. Manges jamai que de paio, d'auriolo e de caussidoRegardo, iéu; me pas-ton de reprim, me fan bouli de tartifle...

- L'ase ié repliquè :

- Gros testoulas, que sièr que te fagon bouli de tartifle, d'abord que te saunon au bout de nòu mes ! Iéu, emai que m'estacon au pèd d'un roumias, acampe ma vidasso...E vive tant que vive; jamai me tuon, siéu trop dur.

Train manqué :

Cet hiver, il y avait, à Saint-Cyr de Provence, un groupe de femmes qui prenaient le soleil, Françoise filant, Catherine raccommodant, la Grélée rapiéçant. Et.., quels coups de langue, quels coups de dents ! Et zou ! de médire !



Quand elles eurent assez déchiré et taillé, elles parlèrent de Martine qui perdit son mari dans l'horrible catastrophe de chemin de fer à Bandol, l'année de la guerre.

- Ils lui ont fait, rien de plus juste, disait Françoise, une jolie pension à vie, bien quatre cents francs pour elle et deux cents francs pour chacun de ses enfants.

- Cela compense cela ! dit Catherine.

- Quelle chance, cependant ! dit la Grélée. Il y a des gens qui naissent avec la chance. Et dire que le mien ne manqua le train que de cinq minutes !

Le Galet

Le pharmacien de Martigues, un jour qu'il était malade dit à sa servante :

- Thérèse ! lorsque je serai couché, vous ferez chauffer une pierre, et, vous viendrez me la mettre aux pieds, cela me fera du bien.

- Monsieur, soyez tranquille, répondit la servante, je ferai ce que vous dites.

La bonne Thérèse, au lieu de faire chauffer un galet, en fait chauffer deux; puis, quand ils sont prêts, elle les monte rapidement à son monsieur, et lui dit : Tenez, j'en ai fait chauffer deux. Mettez-vous celui-ci aux pieds. Quand il sera froid, vous y mettrez l'autre que je vous laisse, là tout près, sur la table de nuit.

Le porc et l'âne.

Un jour le vêtu de soie se moquait de maître Gris :

- Que tu es à plaindre ! lui disait-il. Tu ne manges jamais que de la paille, des centaurées et des charbons ...Regarde, moi, ils me pétrissent de la farine de son, me font bouillir des pommes de terre....

L'âne lui répliqua :

- Gros lourdaud, à quoi sert qu'ils te fassent bouillir des pommes de terre, puisqu'ils te saignent au bout de neuf mois ! Moi, pourvu qu'ils m'attachent au pied d'une touffe de ronces, je cueille ma vie... Et je vis tant que dure ma vie ; jamais ils ne me tuent, je suis trop dur.

Poésie

Je t'offre cette rose...

Qu'elle est fragile, exquise
La « rose de la marquise » (1)
Avec sa tige longue et fine
Armée de sombres et courtes épines

Le velours tendre de ses rouges pétales
Et aussi doux que la chair de tes joues pâles
Son parfum enivrant affole les abeilles
Surtout tôt le matin, lorsque tout s'ensoleille

Il a frémi de joie, l'habile horticulteur
Qui en fut c'est certain le savant créateur
Lorsqu'il la vit, enfin éclosé
Après bien des métamorphoses

L'aimait-il en secret, sa Marquise (1)
Pour lui avoir dédié cette rose indécise ?

Marcel Benoît (Villeperdrix)

Caresse du présent

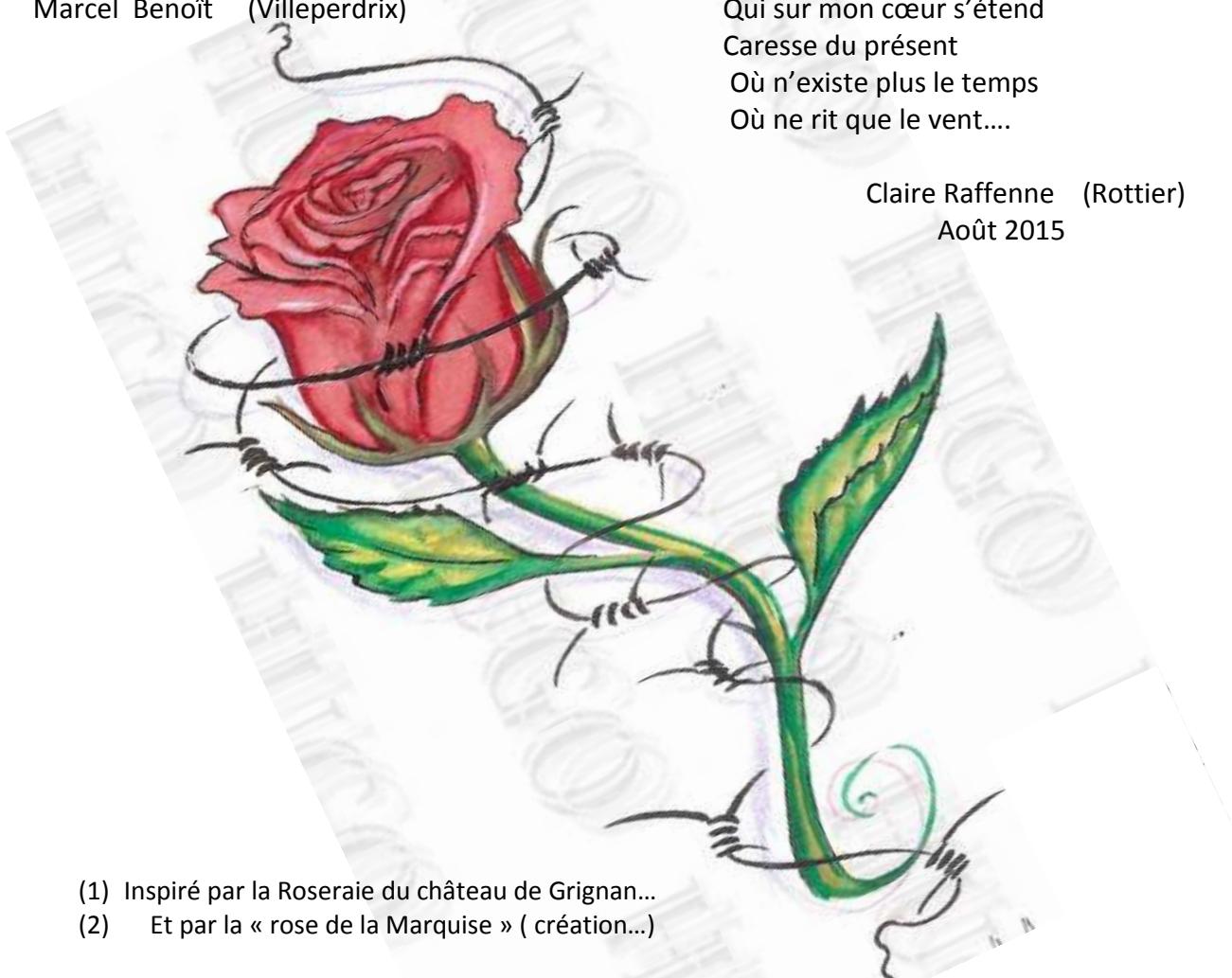
Laisser faillir le jour
Dans le vent qui palpite
Et s'enrichir toujours
De chaque instant-pépite

Des souffles de réglisse
Rien ne bouge, tout est lisse
Oublier ce qui n'est
Pour exister ailleurs
Sous le gris de chaque vague et de tous les frissons
Cantate du monde qui trace et se dessine
Sur les ombres obscures
Et les frémissements de mon esprit qui vole

S'il m'arrive souvent de ne plus rien comprendre
De cette terre docile qui a tout à m'apprendre
C'est le flux du torrent
Qui sur mon cœur s'étend
Caresse du présent
Où n'existe plus le temps
Où ne rit que le vent....

Claire Raffenne (Rottier)
Août 2015

(1) Inspiré par la Roseraie du château de Grignan...
(2) Et par la « rose de la Marquise » (création...)



Page enfants



Et si les flocons de neige tombaient en guirlandes à suspendre devant les fenêtres ?

Si la neige te manque pendant tes vacances d'hiver, voici un petit bricolage qui t'en donneras l'illusion.

Très facile à réaliser avec des boules de coton, c'est aussi très joli pour décorer les fenêtres pendant les fêtes de fin d'année.

FOURNITURE :

Des boules de coton

Du fil de nylon transparent

Des ciseaux

Une aiguille à broder (bout rond pour les plus jeunes)

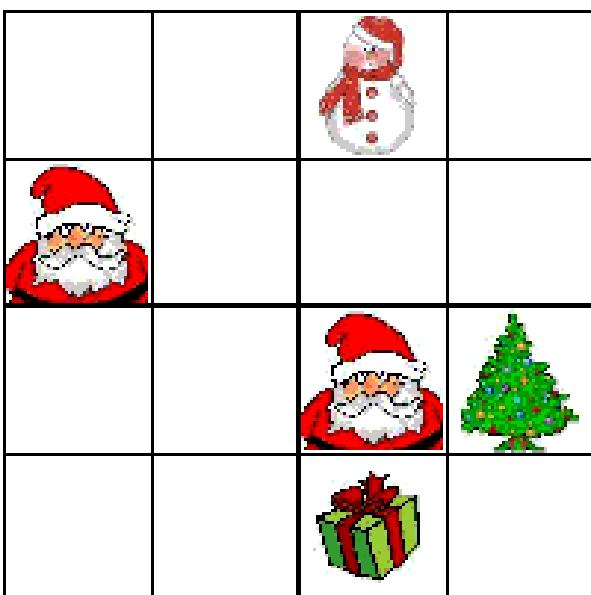
De la colle néoprène ou un pistolet à colle pour les plus grands



REALISATION :

- * Couper un long fil de nylon et l'enfiler dans le chat de l'aiguille
- * Piquer les boules de coton et les faire glisser sur le fil.
- * Répartir les boules de coton sur toute la longueur du fil.
- * Fixer chaque boule à sa place avec un petit point de colle.
- * Suspendre la guirlande au plafond ou sur une fenêtre.

Sudoku facile



Petites blagues

Pourquoi la souris n'aime pas faire des devinettes ? Parce qu'il faut donner la langue au chat !!!

Grand-maman as-tu des bonnes dents ? - *Malheureusement non mon petit...* - Très bien ! tu peux surveiller mes caramels ?

Le maître dit à un élève cite-moi quelque chose qui n'existe pas au Moyen Age ? le petit garçon lui répond : *euh euh moi!*

Perles écolières



Trésors d'imagination et de candeur, voici quelques perles de nos écoliers

Au moyen âge, la bonne santé n'avait pas encore été inventée.

C'est Richelieu qui créa la Star Académie française.

Un kilo de mercure pèse pratiquement une tonne.

C'est le cerveau qui donne les ordres et les autres parties du corps sont obligées d'obéir.

L'eau potable est celle que l'on peut mettre dans un pot.

Le Roi-Soleil est un égyptien qui s'appelle Râ.

A la fin, les soldats en ont eu assez d'être tués.

Il n'y a pas d'arbres dans le désert parce qu'on arrive pas à faire pousser de l'eau.

Les égyptiens mettaient leurs momies dans des scaphandres.

Comme souvent le peuple s'en est pris à un bouc et mystère.

Le gouvernement de Vichy siégeait à Bordeaux.

Le fer à cheval sert à porter bonheur aux chevaux.

Le Cuba cultive le cigare.

Un carré contient quatre angles à droite et quatre angles à gauche.

La garderie, c'est fait pour les orphelins dont les parents travaillent tard le soir.

Le plus grand poète grec s'appelle Homar

Quand on ne veut pas être reconnu, on voyage en coquelicot.

**Le hérisson est un rongeur de la famille des pi-
quants.**

Rousseau a beaucoup souffert; heureusement il a pu se soulager dans la nature.

Autrefois les tracteurs s'appelaient des bœufs.

*Le cœur contient deux oreillons et deux ventrilo-
ques.*

L'âge de pierre a commencé avec l'invention du bronze.

**Dans la Bible on dit que David tua le géant Col-
gate.**

Quand le baromètre est variable, c'est que le temps ne sait pas ce qu'il doit faire.



Qui est qui ?



A vos fourneaux



Voici une recette inspirée des vedettes de Savoie, le Reblochon et le jambon. Un peu roboratif certes mais après une bonne balade en montagne c'est parfait ...
A déguster tiède ou froid, selon les envies, accompagné d'une salade verte et vous avez un repas complet.



Croq-cake au Reblochon

Pour un moule à cake de 26 cm :

Environ 10 tranches de pain de mie, 6 belles tranches de bon jambon blanc, 3 œufs, 20 cl de crème fleurette, 1/2 reblochon fermier, une tranche pas trop fine de jambon cru de Savoie, 30g de parmesan râpé maison, sel, poivre, graines de nigelle.

Facultatif en décoration quelques boules de tomme de chèvre.

Découpez le pain de mie en tranches d'environ 1 petit cm d'épaisseur, retirez la croûte et adaptez-les à la largeur du moule.

Coupez des rectangles de jambon de la même taille et détaillez en mini dés le jambon cru.

Retirez la croûte du demi reblochon et faîtes-le fondre à feu doux dans la crème.

Quand le mélange est tiède ajoutez les œufs battus, une petite poignée de graines de nigelle, les dés de jambon cru et assaisonnez à convenance de sel et poivre, voire même d'un peu de piment d'Espelette.

Recouvrez le fond du moule à cake d'une couche de pain de mie, ajoutez un peu de l'appareil au reblochon, recouvrez d'une couche de jambon, saupoudrez de parmesan et renouvez l'opération en terminant par une couche de pain.

Versez dessus le reste de l'appareil au reblochon, saupoudrez à nouveau de parmesan râpé et de graines de nigelle et enfournez environ 40/45 min

à four préchauffé à 180°.

Vérifiez le bon degré de cuisson à l'aide d'une pique qui doit ressortir sèche.

La finition : à l'aide d'une cuillère à pomme parisienne faites quelques boules de tomme de chèvre et répartissez-les sur le croq-cake en ajoutant sur le dessus quelques graines de nigelle pour le look.

A faire d'urgence pour les fêtes de fin d'année, un accompagnement délicieux pour un foie gras, pour de la charcuterie ou pour des viandes blanches.

Chutney de poires aux épices

Pour 1 kg de poires (grosses)

1 poignée de raisins secs

1 oignon rouge

2 gousses d'ail

25 cl de vinaigre balsamique

20 cl d'huile neutre

4 ou 5 cuillères à soupe de sucre

1 bâton de cannelle

1 pouce de gingembre râpé (ou une cuillère à soupe de gingembre en poudre)

Quelques étoiles de badiane

1 cuillère à café de piment d'Espelette

Sel, poivre

Facultatif : un peu de miel



Épluchez les poires et coupez-les en petits cubes

Émincez ail et oignon

Dans une casserole versez un peu d'huile et les poires

Ajoutez ail et oignon ainsi que le sucre

Laissez cuire 5 Mn en remuant un peu

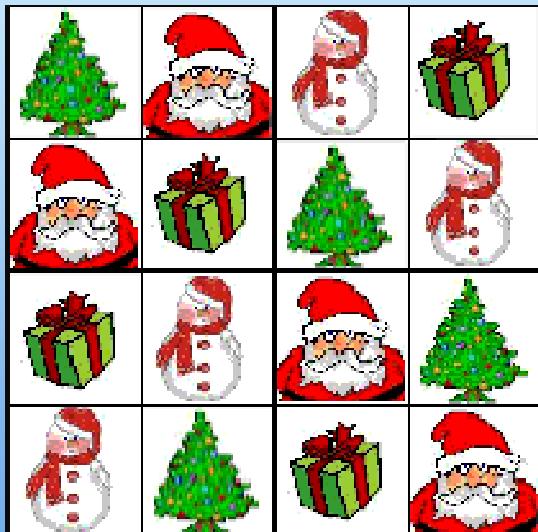
Ajoutez toutes les épices, le vinaigre, l'huile

Baissez le feu et laissez cuire 45 Mn doucement en veillant à ce que ça n'accroche pas.

Remplissez immédiatement des pots à confiture, vissez les couvercles et retournez-les. Laissez-les comme ça jusqu'à refroidissement et conservez au frais (plusieurs mois si vous voulez)

Les solutions du 57

Sudoku enfant



La photo du n°57

De gauche à droite

Rang du haut

... Favier – Jean Claude Richaud - ... Pixeux – Jeannot Boyer
- ... Brossard

Rang du milieu

Régine Roulet – Robert Pastorelli - ... Favier – Pierre Perrin
– Marie France Lacour – France Arnaud – Jean Michel Ponson – Jean Paul Dupres

Rang du bas

Fernande Meffre – Elisabeth André – Pierre Poletto – Alain Poletto – Ange Vallière – Jacky Roulet – Jean Marie Bertrand

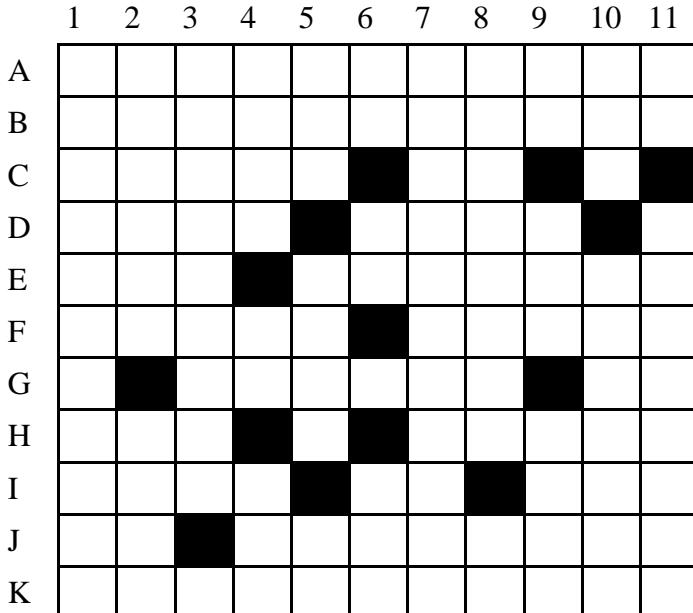
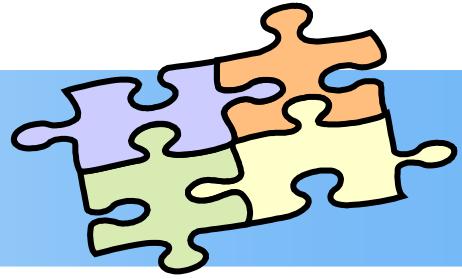
Merci à Pierre Poletto...



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
A	L	A	N	C	E	P	I	E	R	R	E
B	A	M	O	U	R	E	T	T	E		R
C	F	I		I.	R..	R	E	E	L	L	E
D	A	R	T		A	I		S	I	O	P
E	Y	A	O	U	R	T	S		E	F	S
F	E	L	I	T	E		A	B	E	T	I
G	T		T	I		O	P	E	S		N
H	T	U		L	O	D	E	N		V	E
I	E	P	H	E	M	E	R	I	D	E	S

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	D	E	N	T	I	F	R	I	C	E
B	I	M	A	O		L	O		A	S
C	N	I	V	E	L	E	U	S	E	S
D	O	N	E	S	I	M	E		N	A
E	S	E	T		A	M	E	S		I
F	A	N		G		E		O	H	M
G	U	C	C	L	E		N	U		E
H	R	E	G	U	L	I	E	R	E	
I	E	S	T	I	M	A	T	I	V	E

Mots croisés

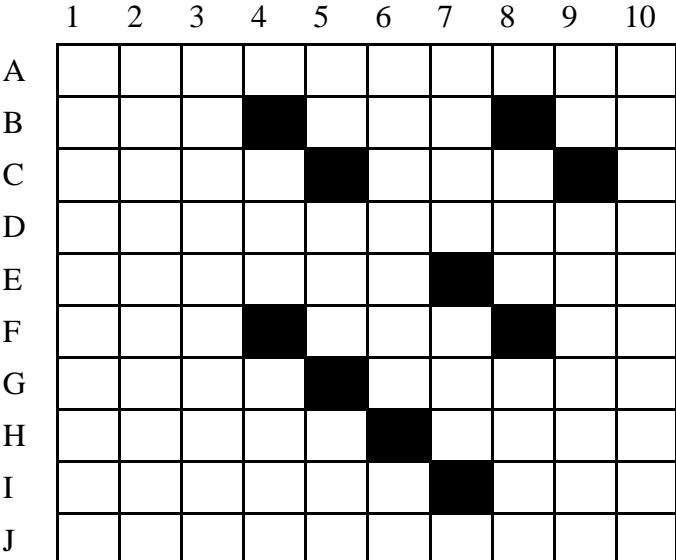


Horizontalement

- A - Le rouge est mis en salle obscure...
- B - Vous laissent pantois
- C - Deux fois le V1 - De beaux volumes !
- D - Un beau bleu - Se donne au gone
- E - Entrée au snack - Pour les feuilles de capucine
- F - Se purge - Unité sous les ponts
- G - Prénom - Sied au cœur
- H - La première - Loua
- I - Cinéaste - Bords d'aile - Dernier pie
- J - Conjonction - Changea souvent de tutelle
- K - Elles vieillissent

Verticalement

- 1 - Demi mondaines
- 2 - Renverse - Voix
- 3 - Pas à moitié, celles là !
- 4 - Amère pour le poète - Docteur - Baie jaune
- 5 - Chute d'ivrogne - Illustré conservateur - Le meilleur
- 6 - Collé au mur - Pronom - Se bande
- 7 - Carotte, par exemple
- 8 - Y coasse t'on ? - N'importe qui
- 9 - En latin - Précis - Il sort
- 10 - Ils chantèrent, dit on - Poivre
- 11 - Avant le docteur - Font de beaux paniers



Horizontalement

- A - Cheval mouillé
- B - Direction - Ainsi fini un malentendu - Langue
- C - Entre dans un jeu - Entre les poteaux
- D - Ils persévérent, ceux là
- E - Croulant - Morceau d'ibsen
- F - La tête de l'aristo - Fait la grosse tête - Queue de boa
- G - Monnaie - Fils d'uniforme
- H - Blé ergoté - Bulbes odorants
- I - Théologiens - Patchwork
- J - Observées

Verticalement

- 1 - La machine à explorer le temps ?
- 2 - Pas bon pour la table
- 3 - Sortes de gendarmettes
- 4 - Renversé par le serre - Qualifie le prolétariat
- 5 - Queue de coq - Allez vous en ! - Brouillé devant le serre
- 6 - Habanera - Terre rare
- 7 - Largement thermidorien - Bons mots dans tous les sens
- 8 - Fait place nette - Petit à Nyons
- 9 - Fleuve - Ecroulée
- 10 - Ignorent sans doute l'uni....

Mise en page : Liliane Guidot et Marie-Pierre Maillot
 Imprimé par : « Imprimex » - 84500 BOLLENE
 ISSN 1767 6 7629 - Tirage : 200 exemplaires